

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 68 (1923)
Heft: 12

Artikel: L'armée et la crise intérieure 1914-1919
Autor: Régnier, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340700>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'armée et la crise intérieure

1914-1919.

Coup d'œil rétrospectif.

Dans ce temps-là, il y avait, dit-on, un fossé qui séparait la Suisse en deux camps sinon hostiles, du moins étrangers l'un à l'autre ou indifférents, ce qui est pire.

On lisait dans les journaux : « Le fossé s'élargit, nous ne nous comprenons plus..... antagonisme entre l'esprit latin et l'esprit germanique..... pleins pouvoirs..... majorisation de la Suisse romande blessée profondément dans ses sentiments intimes..... nous marchons vers la catastrophe. » D'innombrables brochures commentaient la crise intérieure en l'aggravant. On entendait chuchoter dans l'ombre : il n'y a pas de solution possible. Le mot de « séparatisme » lancé par des inconscients circulait sournoisement dans le pays.

Cependant, des exaltés, la bouche pleine de phrases sonores, péroraient dans les cafés, les salons et les assemblées. Ils répandaient un pessimisme maladif, des accusations se croisaient, l'atmosphère devenait lourde de méfiance et de tristesse.

Certains Suisses poussaient le défaitisme jusqu'à calomnier leur pays à l'étranger par leurs écrits et dans la presse, sans se soucier du mal qu'ils causaient à leurs compatriotes. Des caricatures infâmes n'épargnaient pas même le drapeau national.

Beaucoup baissaient la tête, écrasés par tant d'humiliations, d'affaires, de complots dénoncés, de turpitudes dévoilées. Une folie de scandales nouveaux s'était emparée d'une partie de la presse ; les faux bruits étaient rarement démentis, une joie mal dissimulée de bouleverser les cœurs et de semer le doute et l'exaspération transparaissait dans ce débordement d'informations sensationnelles. A la fierté et au calme d'août 1914 avaient succédé un morne découragement chez les uns,

une nervosité exacerbée chez les autres. La confiance du peuple était mise à une rude épreuve.

Il y avait, certes, des causes à cet état de dépression morale ; trop d'incidents malheureux, des maladresses répétées, des fautes graves, une façon de sentir et de juger les événements, de comprendre la neutralité, très différente suivant les parties de la Suisse. Mais, plus tard, avec le recul du temps, on se rendra compte que les généralisations injustes et les calomnies qui se répandaient, alors, dans la presse causaient à notre pays un préjudice plus grave que les incidents eux-mêmes et les abus qu'il s'agissait de signaler et de corriger.

* * *

Que faisait l'armée au milieu de cette agitation ? Vivant de sa vie propre, repliée sur elle-même, l'armée se trouvait soustraite à l'influence débilite de la vie politique. Elle n'avait d'autre préoccupation que son devoir. De ses avant-postes, elle assistait au formidable drame qui se jouait près d'elle. Elle entendait le bruit de la canonnade qui s'enflait et se propageait le long de la frontière. Elle voyait fuir et se réfugier à l'abri de notre drapeau les populations chassées de leurs foyers en ruines. Chacun comprenait la grandeur de sa tâche, lorsque, dans les nuits d'alarme, nos troupes en longues colonnes silencieuses s'en allaient occuper leurs positions d'attente, en face du grandiose et terrifiant spectacle, tandis que les incendies éclairaient l'horizon et que les fusées montaient dans le ciel noir. Chaque fois, nous avons cru que l'heure était venue du grand sacrifice, nous l'avons tous accepté, nous étions prêts..... Puis l'orage s'éloignait et l'armée reprenait sa longue veillée des armes.

M. G. de Reynold, dans *La gloire qui chante*, a su trouver les accents qu'il fallait pour reconnaître le dévouement de notre soldat pendant la grande guerre : « Le héros, ce n'est point seulement celui qui meurt sur un champ de bataille en prononçant une parole sublime ; c'est celui qui, toute sa vie, prend, dès l'aube, sur ses épaules son lourd devoir et le porte jusqu'à la nuit, sans murmurer..... celui qui, pour une tâche sans

profit et sans gloire, abandonne avec un cœur simple sa demeure où l'on a besoin de lui et s'en va où l'envoie le devoir, là-bas, veiller, attendre, monter la garde et peut-être mourir. Héros qui ne fait pas de bruit. »

Ces temps sont gravés dans les cœurs. Si notre devoir a été obscur, il n'en a pas moins préservé la Suisse et détourné de nous le fléau menaçant. Notre peuple sait parfaitement que si l'épreuve suprême lui a été épargnée, il le doit avant tout à son armée, au respect qu'elle inspirait, à l'idée que nos voisins se faisaient de notre résistance probable. La neutralité est un mot vide de sens, quand elle est incapable de se défendre par les armes. A ceux qui doutent, j'opposerai le témoignage du général français Maîtrot, à la veille de la dernière guerre : « L'armée suisse a une grande valeur matérielle ; elle a une plus haute valeur morale encore ; c'est un outil de guerre de premier ordre, aussi bien dans la défensive que dans l'offensive, et ce serait un formidable appoint pour celui des deux belligérants, France ou Allemagne, avec lequel elle marcherait. » (Général Maîtrot. *Nos frontières de l'Est et du Nord*, p. 75. Paris, 1913.)

Et Ludendorff, dans un rapport daté de 1913 : « L'armée bien organisée et bien équipée de la Suisse offre toute garantie d'opposer aux envahisseurs une résistance opiniâtre et sanglante. Cette protection naturelle du flanc de nos armées sera respectée. »

Cela, le soldat le savait. Il avait conscience du respect qu'inspirait aux belligérants notre vieille réputation militaire. Au sentiment d'avoir sauvé le pays de l'invasion, en août 1914, s'ajoutait, pour le mobilisé, la certitude que sa présence sous les drapeaux restait nécessaire afin que le peuple puisse vivre et travailler en paix. Instinctivement, il sentait aussi que l'armée maintenait à l'intérieur la cohésion, l'unité nationale, la tradition et cette vieille amitié confédérale qui survit toujours à tous les dissentiments. « En ces temps troublés de suspicions et de reproches, a dit M. Robert de Traz, nous représentons ce qui dure et ce qui unit. »

Et puis, peu à peu, contagion inévitable, le mal qui infestait la nation pénétra dans l'armée. Il n'y fit jamais de sérieux

ravages parce qu'il se heurta au bon sens et à la discipline. A la crise politique s'ajouta la *crise militaire*.

A vrai dire, l'enthousiasme de 1914 avait fait place, dès le second hiver du service actif, à une attitude calme et résignée. La monotonie d'une existence sans secousses, sans émotions, dans une continuelle attente d'événements graves qui ne se produisaient jamais, provoqua la lassitude et l'ennui : le « cafard » fit son apparition. On se mit, alors, à parler du mécontentement qui régnait dans les troupes mobilisées (*Missstimmung*). Ce sujet a fourni aux journalistes matière à d'innombrables articles, aux politiciens de faciles succès oratoires, le Parlement en a discuté, le général Wille a lancé dans le débat une brochure sur *L'amour du service*. Les uns ont exagéré ou envenimé la discussion, d'autres ont essayé d'être objectifs. « Comme on aimerait mener ici tous les polémistes qui remplissent les journaux et sèment la discorde ! s'écrie le capitaine de Traz, et leur montrer le terrain du haut de la crête en leur disant : « Voici une frontière ! » (D'un journal de bataillon, 18 septembre 1914.)

On a donné les causes les plus diverses à la dépression morale de la troupe : le « drill » mal compris, la question des congés, le manque de tact de certains officiers, les « incidents militaires », les difficultés économiques. En général, le public non militaire a rendu le commandement de l'armée et le corps d'officiers dans son ensemble responsables de l'état d'esprit du soldat, sans jamais se demander si « l'arrière » n'avait rien à se reprocher.

Ceux qui ont vécu avec la troupe savent l'effet déprimant que produisaient sur les hommes la lecture des journaux presque toujours mal renseignés sur les choses de l'armée, ou les appréciations des civils sur notre politique intérieure. Il peut être intéressant de relever ici l'opinion du regretté commandant de corps Audeoud (*Tribune de Genève*, 30 août 1917) : « Lors des graves affaires qui ont agité l'opinion suisse, l'attitude de l'armée a été d'autant plus remarquable que les tentatives de la décourager et de la détourner de ses devoirs n'ont pas manqué. La série des « incidents militaires » a semé l'inquiétude dans le peuple ; on peut se demander si tout

le bruit fait autour d'eux n'est pas hors de proportion avec leur importance. Une atmosphère de méfiance est née, qui nuit à l'ensemble du corps d'officiers. »

Au moment du procès de Zurich, alors que d'un bout à l'autre du pays l'air était surchargé d'électricité, au milieu des polémiques violentes suscitées par l'acquittement des deux colonels, des gens bien intentionnés cherchèrent à attiser la colère qui grondait dans une partie des divisions mobilisées, à provoquer des désordres et des refus d'obéissance. Ces patriotes-là opéraient de préférence aux heures libres où le soldat échappe au contrôle de ses chefs, et surtout dans les unités romandes qu'ils croyaient plus accessibles au mécontentement. L'attitude des troupes fut digne d'éloges. Les hommes renseignaient eux-mêmes leurs officiers sur ces tentatives de démoralisation.

A la 2^e division, la propagande fut plus intense. Un soir, à Porrentruy, une compagnie du régiment d'infanterie 8, surexcitée par un bourrage de crâne habile, se laissa aller à un mouvement d'humeur. Il y eut des sifflets, des cris et des imprécations contre « l'état-major vendu aux Boches ». Quelques mots énergiques du capitaine firent tout rentrer dans l'ordre. Mais les agents de désordre parcouraient les cantonnements. Dans d'autres compagnies du régiment neuchâtelois, les soldats excédés de ces appels à la révolte se firent justice eux-mêmes, expulsèrent violemment les intrus qui leur parlaient de hontes, de trahisons, et les engageaient à se méfier de leurs officiers « félons comme les autres ». Des passages à tabac bien mérités calmèrent ces messagers de malheur.

Cependant, les propos qui tuent l'énergie et dessèchent l'âme continuaient à faire leur œuvre néfaste. A force de lire ou d'entendre parler de la « tristesse qui étreint le cœur de tous les vrais Suisses », de chefs suspects, de gouvernement veule, le soldat s'énervait. Les démocrates conscients lui apprenaient qu'il était « la victime d'une caste prussifiée », qu'on exigeait de lui « une discipline incompatible avec la dignité d'un citoyen libre », qu'il était « livré sans cartouches au premier ennemi qui passerait la frontière ». Le simple de-

voir apparaissait alors bien difficile au pauvre soldat. La pensée du serment qui le liait, l'image radieuse de la patrie dominant toutes les bassesses, soutenaient sa volonté chancelante. Les appels à ses plus mauvais instincts : vanité, égoïsme et paresse, restèrent sans réponse.

Il y eut pourtant des défaillances ; des faibles ou des naïfs, sans force intérieure suffisante pour résister aux semeurs de haine, commirent des actes d'indiscipline. Quelques égarés trahirent même leur serment et ne reculèrent pas devant la plus terrible faute que peut commettre un soldat : la désertion. Pour l'honneur de l'armée, ce furent des exceptions.

Mais tant de basses calomnies et d'excitations malsaines laissèrent dans le cœur des hommes des blessures qui furent lentes à se cicatriser. Jamais on ne saura l'histoire de ces luttes morales et de ces drames intérieurs. Sous les capotes ternies par le grand soleil, lavées par la pluie, usées par le travail journalier, des consciences ébranlées se troublèrent. Extérieurement, les troupes étaient toujours aussi belles, aussi entraînées, les corps droits, les visages hâlés, mais une sourde angoisse les rongeaient au dedans. Il fallut toute l'énergie des officiers, leur compréhension de l'homme, leur dévouement et leur sens des responsabilités pour remettre leurs gens dans le droit chemin. Bientôt les expressions mornes redevinrent joyeuses, les regards brillèrent et les chansons coururent le long des colonnes. Le devoir simplement accepté, avec toutes ses satisfactions intimes, triompha de nouveau.

Dans la 2^e division, par exemple, composée par moitié de régiments romands et alémaniques, l'entente avait toujours été parfaite, elle ne fut jamais compromise par les événements intérieurs ou extérieurs. Cette division fut, en 1916, spécialement atteinte par les attaques sournoises qui ébranlaient l'armée entière. L'influence directe du colonel-divisionnaire de Loys, son prestige, sa volonté constamment tendue vers un but précis, sa foi robuste, son amour du métier avaient eu raison de tous les malentendus. Il savait parler aux hommes, il avait des mots qui s'enfoncent droit dans le cœur. Sa division était fière de lui et l'aurait suivi avec confiance au feu. Il sut faire face à l'orage. Il s'attacha, avec passion, à extirper les mau-

vaies influences qui compromettaient la préparation à la guerre de ses troupes, et il y réussit.

Il serait faux de placer tous ceux qui s'acharnaient à la ruine de nos institutions militaires au début, du moins, parmi les socialistes et les professionnels de l'antimilitarisme. Ce qui fit la gravité de ces tentatives de sabotage de la défense nationale, c'est qu'elles provenaient surtout de milieux dits bienpensants. Une partie de la presse bourgeoise aidait à l'empoisonnement de l'armée, d'une armée qui, d'un jour à l'autre, pouvait être appelée à défendre le pays. Ils ignoraient, ces insensés, que « la force guerrière n'existe pas sans la force morale » (Montaigne).

* * *

La crise surmontée à l'intérieur de l'armée, le danger de contagion subsista longtemps encore, par le contact avec certains éléments de la population.

Souvent les permissionnaires rentraient de congé en proie au plus noir découragement, doutant d'eux-mêmes, de leurs chefs, de la patrie, de tout, pour avoir entendu, chez eux, critiquer pour la centième fois les méthodes « prussiennes », les injustices, l'état-major, et subi l'énumération des fautes commises jusqu'au blasphème final du « drapeau souillé ». Les irresponsables qui ont prononcé, écrit ou dessiné cette infamie du drapeau souillé ne savent peut-être pas le mal qu'ils ont fait ; s'ils le savent, ils sont méprisables. Ils ont jeté dans les cœurs simples des ferments de dissolution, au moment où la foi et la discipline étaient particulièrement nécessaires. Aussi, il arrivait que des soldats préféreraient rentrer au corps avant l'expiration de leur congé ; excédés par tout ce défaitisme, ils déclaraient tristement à leurs officiers : « Ils sont tous devenus fous, par chez nous ! » Il leur fallait quelques jours pour se reprendre, au milieu des camarades, dans le rang, pour que la vie calme et réglée du service remit un peu d'ordre dans leurs idées, et que la confiance revînt¹.

Il y avait aussi les énergumènes qui haranguaient les sol-

¹ Voir *Revue militaire suisse*, mars 1921. L'esprit de l'armée et les souvenirs de la mobilisation, par le major de Vallière.

datés dans les cantonnements, à la pinte, en wagon : antimilitaristes-bourgeois, pacifistes, profiteurs de guerre, tire-au-flanc, déserteurs et réfractaires étrangers.

Dans les trains, trop souvent, les permissionnaires se voyaient entrepris par des individus verbeux et vantards, colportant les bruits les plus absurdes et accablant de leur dédain ironique les soldats assez naïfs pour obéir encore à leurs officiers : « Ces flemmards, qui font la noce toute la journée. Et les soldats qui attrapent six mois de prison pour rien, on ne comprend pas qu'ils marchent encore !... »

Quelquefois, bien rarement, l'intervention d'un civil ou d'un camarade mettait fin à ces situations pénibles, mais la plupart du temps, les soldats, rompus de fatigue, intimidés, subissaient sans mot dire cette déprimante éloquence.

Le lieutenant Quinche, dans *La frontière*, décrit une scène semblable, page douloureuse et vraie qui illustre avec vigueur la lâcheté et le cynisme de certains milieux, et dévoile tout un côté de la question du mécontentement dans l'armée. (Lieutenant Quinche : *La frontière*. Ed. Spes, Lausanne, 1918, p. 107-109.)

Nous avons eu notre propagande défaitiste, d'autant plus redoutable, je le répète, que les ennemis habituels de l'ordre n'en étaient pas les agents principaux.

Il y avait d'autres causes extérieures qui entretenaient une mauvaise humeur latente chez le soldat. Il voyait l'enthousiasme et la sympathie du public s'en aller aux internés, aux grands blessés, à ceux que la gloire auréole et qu'ils jalouaient inconsciemment. Nos hommes parlaient avec amertume de leur impression glaciale, au retour de longs mois passés à la frontière, quand ils débarquaient dans une gare déserte, où personne n'était venu leur souhaiter la bienvenue, alors que des foules délirantes, accourues au petit jour, accueillaient les camarades étrangers avec des fleurs, des chants et des collations. Ils y voyaient de l'ingratitude. Était-ce leur faute s'ils ne se battaient pas ? Ils ne s'expliquaient pas l'inconséquence d'un peuple qui mettait toute sa volonté à éviter la guerre et qui semblait reprocher à son armée de ne pas se battre.

Ils se demandaient, aussi, pourquoi les internés bénéficiaient de la réduction de taxe sur certains tramways, alors qu'eux, Suisses en uniforme, payaient la taxe entière. Et ils ne comprenaient pas pourquoi on leur refusait le droit de voyager le dimanche dans les trains directs, tandis que les indésirables qui circulaient librement dans le pays s'y prélassaient. Le spectacle de soldats mis à la porte d'un wagon, au milieu des ricanelements d'un public de métèques, était écoeurant et douloureux. Bien des mobilisés aussi perdirent leur place, trop de patrons leur préférant des employés dispensés ou surtout des étrangers.

L'inégalité se manifestait jusque dans les hôpitaux où nos hôtes étrangers trouvaient des tables fleuries, des distractions variées et des sourires, tandis que nos malades se sentaient abandonnés : ni fleurs, ni jeux, ni livres, ni visites. Ils constataient que le snobisme helvétique n'est pas une légende.

Enfin, n'oublions pas que l'état d'âme de notre armée s'expliquait, en partie, par sa longue attente l'arme au pied. « L'armée moderne, a dit Alfred de Vigny, sitôt qu'elle cesse d'être en guerre, devient une sorte de gendarmerie. Elle cherche partout son âme et ne la trouve pas. » Nous ne pouvions échapper à ce destin sans grandeur. « Nous n'avions de l'armée que la servitude. Vous me direz, peut-être, que la grandeur est subordonnée à des dangers qui nous sont épargnés. Hélas ! c'est précisément ce qui prive nos troupes du stimulant nécessaire pour supporter les devoirs de leur entraînement à la guerre. » (*Journal de Genève* du 8 septembre 1917.)

Pourtant, nous savions tous de quoi cette armée était capable, ce qu'elle renfermait d'énergie latente, de dignité, de patience, et, malgré tout, de gaîté. Après avoir montré les maux dont elle souffrait et combien le poids de la neutralité était lourd à porter, il est juste de saluer son esprit de sacrifice, de ce sacrifice modeste, « sans espoir de nulle couronne humaine et divine » dont parle Alfred de Vigny. Le public était toujours ponctuellement renseigné sur les fautes commises, exagérées ou non ; il jugeait sévèrement toutes les défaillances, blâmait plus souvent qu'il ne louait. Cette armée qui peinait dans le silence et l'oubli méritait quelque reconnaissance.

Car tout danger n'était pas exclu, à la garde des fron-

tières. Des sentinelles ont été frappées à leur poste par des balles perdues, des patrouilles ont roulé dans des abîmes, ont été emportées par des avalanches, des explosions, des accidents de tir ou de cheval ont fait des victimes. Le chiffre des hommes morts en service s'est élevé à 3793.

Il ne suffit pas, au sortir d'un banquet ou d'une assemblée électorale, d'envoyer « un salut patriotique à nos troupes qui veillent à la frontière ». Le soldat accueillait avec indifférence cette formule creuse et l'officier se méfiait de toutes les déclarations qui ne correspondaient pas à des actes.

(A suivre.)

E. RÉGNIER.

